

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE III.—Suite.

—Oui, certes! répondit Vergor.
—Et voyez-vous un expédient qui peut nous sauver?
—Ma foi non!
—Alors, nous sommes perdus; car vous savez qu'en tombant, moi, je vous entraînerai tous dans ma chute.
—Cré tonnerre!
Et Vergor ouvrit bien grands ses petits yeux, comme pour sonder l'abîme effroyable qu'il voyait s'entr'ouvrir à ses pieds.
—Oui, nous sommes perdus! reprit Bigot; à moins, toutefois, que vous ne vouliez me donner un coup d'épée.
—Moi!
—Oui, vous et moi, Vergor, nous pouvons sauver tous les autres et surtout nous-mêmes, ce qui vaut infiniment mieux.
—Mais diable! comment cela? demanda Vergor de l'air d'un homme qui ne se serait jamais supposé une pareille importance.
—Écoutez, fit Bigot en se rapprochant de lui; d'abord, si jamais votre bouche laisse échapper un seul des mots que je vais vous dire, je vous jure que l'on vous trouvera, une heure après, les reins cassés sur une borne comme un chien enragé sur qui l'on a tiré à bout portant.
Vergor sentit un frisson lui courir dans le dos. Il connaissait Bigot et le savait homme à tenir une parole de ce genre.
—Ne craignez rien, dit-il en étendant la main, tandis que son regard faux essayait de monter jusqu'à celui de l'intendant.
—Bon! Dites-moi, maintenant, mon cher Vergor, ne vous semble-t-il pas que si le pays passait immédiatement entre les mains des Anglais, il nous serait assez aisé de cacher une grande partie de nos méfaits sous les ruines de cette colonie? Ne croyez-vous pas qu'il serait bien difficile à messieurs nos juges, si toutefois il nous faut comparaître devant un tribunal, de nous forcer à un compte-rendu très-exact de notre administration? La belle occasion pour rejeter presque toutes les dépenses sur les frais de guerre!
—Pardié, c'est vrai ça!
—Maintenant, au train, que vont les choses, pensez-vous que les Anglais soient bien près de réussir à nous soumettre?
—Diable non! La perte de la dernière bataille ne les avance pas beaucoup.
—De sorte que la guerre court de grands risques de se prolonger longtemps?
—Oui.
—A moins d'un hasard?
—A moins d'un hasard.
—Vous y fiez-vous beaucoup, Vergor, à cet imbécile de hasard?
—Ma foi non.
—Ni moi. Il m'a toujours semblé qu'un peu de prévoyance et d'habileté valait bien mieux.
—C'est vrai.
—Dites donc, si nous faisons le hasard, nous?
—Dame...
—Oui, si nous le forçons de nous servir en esclave?
—Hein! fit Vergor d'un air ahuri.
L'histoire nous dit que l'intelligence de cet homme n'était pas très-développée.
—Enfin, ni nous aidions l'Anglais à nous battre?
—Comment! mais il s'agit donc de trahir?
—Oui, mon ami, dit l'intendant d'une voix parfaitement calme.
Vergor le regarda avec épouvante.
Bigot poursuivit sans paraître remarquer la surprise de l'autre:
—Pouvez-vous me dire à qui vous devez le commandement de ce poste important du Foulon, que l'on vous a confié depuis quelques jours?
—Je n'en sais rien.
—Je le crois bien; car on n'a plus grand' confiance en vous depuis la capitulation de Beauséjour. Et il m'a fallu mettre bien des influences en mouvement pour vous faire nommer à ce poste de confiance. Je ne voulais pas me compromettre en le demandant moi-même pour vous. Vous comprendrez pourquoi quand je vous dirai qu'il entre dans mon plan que vous... n'empêchiez pas trop les Anglais de forcer le passage du Foulon aux plaines d'Abraham.
—C'est-à-dire que... qu'il me faudra... les laisser faire!
—Oui.
—Mais, je risque ma tête!
—Je le sais pardié bien.
—Et vous croyez que...?
—Je crois que vous exécuterez mes ordres.
—Si je refusais?
—Si tu refusais, mon petit Vergor, je te fais pendre haut et court comme traître et voleur.
—Je vous en défie.
—Même si je prouve devant une cour-martiale que tu étais d'intelligence avec Monckton pour lui livrer Beauséjour et pour partager le butin avec lui?
—Comment prouver cela? demanda Vergor qui se redressa tel qu'une couleuvre.

—Par la production d'une lettre que tu écris à Monckton; lettre que je me suis procurée lors de ton procès et qui, mon cher, est en lieu sûr.
—Ah! vous êtes le diable! s'écria Vergor qui s'affaissa sur son siège. Mais je la croyais détruite cette maudite lettre! Monckton m'avait promis de la faire.
—Sais-tu le latin, cher?
—Non, balbutia Vergor abruti.
—C'est bien dommage, va; c'est une fort belle langue! Elle renferme entres autres choses admirables cet axiôme si vrai que voici: *Verba volant, scripta manent*; c'est-à-dire, en langage vulgaire, que tu aurais bien mieux fait de ne pas écrire à M. Monckton, mais de lui parler de vive voix.
Vergor était vaincu, et à partir de ce moment-là Bigot était son maître.
—Écoute, Vergor, poursuivit l'intendant d'un ton plus sérieux. Tu sais d'abord qu'à la moindre chose que tu t'avisés de divulguer sur ce sujet, tu es un homme mort! Alors, en supposant que tu eusses réussi à me compromettre, ce qui n'est pas probable, tu n'en serais guère plus avancé. Mieux vaut donc pour toi servir à mes desseins, vu que je t'assure une impunité d'autant plus certaine que mon plan est ourdi de manière à ne compromettre personne. Tu sais que mon cerveau est assez inventif quand je prends la peine de le consulter.
—Ah! quant à ça!
—Eh bien! alors, laisse-moi faire, et non-seulement il ne tombera pas un seul cheveu de ta tête, mais tu pourras bientôt jouir en France, avec moi, de toutes les douceurs de l'opulence. Car tu t'imagines bien que ce service te sera largement payé. Dis, maintenant, puis-je te compter sur toi?
—Aveuglément, je vous le jure!
—C'est bon. Tiens-toi prêt, alors, à recevoir mes ordres et à les exécuter au moment voulu.
Quand Vergor eut pris congé de lui, l'intendant appela Sournois pour l'aider à se mettre au lit.
Jamais le valet n'avait été si complaisant, si obséquieux. Et pourtant, il se disait en lui-même:
—Ah! mon cher maître, si vous saviez les belles choses que j'ai entendues ce soir, en collant mon oreille sur le trou de la serrure! Si vous vous doutiez que je vous tiens aussi bien que vous tenez votre imbécile de Vergor, vous verriez peut-être que je pense quelle drôle de figure vous feriez au bout d'une corde!
Sournois s'était toujours montré si serviable, même depuis l'affaire du soufflet, que jamais Bigot n'aurait pu soupçonner un seul instant la fidélité de son domestique. Au contraire, il était convaincu que cet homme lui était dévoué corps et âme. Aussi, dit-il au valet, quand il fut couché:
—Ferme soigneusement la porte, mon cher Sournois. J'ai à te parler confidentiellement.
—Tiens! où veut-il en venir? songea le valet de chambre, qui poussa les verrous.
Et il revint vers le lit où son maître était mollement étendu.
—Assieds-toi, mon ami. Ce que j'ai à te dire est un peu long.
Le domestique s'installa dans un grand fauteuil, placé près du chevet de l'intendant.
—Sournois, dit Bigot après quelques instants de silence, je suis content de toi, bien que tu aies laissé Mme Péan pénétrer dans la petite tour de l'ouest et emmener la jeune fille. Je conçois qu'il t'était difficile de refuser l'accès de la tour à cette chère Angélique, et qu'une fois entrée, sa jalousie lui ait inspiré l'idée de se débarrasser de celle qu'elle pouvait croire sa rivale. D'ailleurs, je t'avais toujours dit de lui obéir en quoi que ce fût. Tu n'as donc pas été fautif de la laisser faire, et bien que tu n'aies paru d'abord craindre le contraire, je ne t'en veux point pour la perte de cette enfant que j'aime pourtant à la folie. On dit qu'elle est prisonnière des Anglais. Il faut tâcher de la rejoindre, Sournois, avant que ce petit fat de Beaulac ne l'ait retrouvée. Tu ne saurais croire, mon ami, la passion que j'éprouve pour cette adorable creature. Depuis le jour où sa figure mutine a frappé mes regards, je ne me reconnais plus. Tu sais l'éloignement que j'ai toujours ressenti pour le mariage. Eh bien, si cette jeune enfant l'exigeait pour se rendre à mes desirs, je crois, foi de Bigot, que je me laisserais enchaîner par les nœuds sacrés de l'hyménée! Ce n'est plus de l'amour, de la passion que j'éprouve pour elle, c'est de la rage, Sournois! Si j'avais deux âmes, je les vendrais l'une après l'autre à Satan pour que cette femme fût à moi! Ah! je n'aurais jamais cru qu'on pût aimer de la sorte! Dans cette détresse de mon cœur aux abois, c'est à toi que je m'adresse pour que tu m'aides à revoir cet ange qui, je le sens bien, a emporté la moitié de ma vie en m'échappant. Aussi n'est-ce pas un service de valet que je vais te demander, Sournois, c'est un service d'ami, et dans lequel il entre plus de confiance et d'estime de ma part, que de commandement.
—Employez-moi sans crainte, monsieur l'intendant; vous savez combien je vous suis dévoué.
—Oui, mon ami, et je suis décidé de t'en récompenser joyalement. Je sais que tu as déjà réalisé de fort jolies économies, pas encore autant sur tes gages que sur certaines transactions, où tu partageais avec Clavery les gains qu'il prélevait sur plusieurs fournisseurs que tu lui adressais par mon entremise. Entre nous,

Sournois, si tu n'étais pas plutôt mon ami que mon domestique, j'appellerais coquinerie ce genre d'affaires où tu as trémpé, et qui suffit souvent pour conduire un homme à la potence.
En frappant doucement ce coup qui, sans avoir l'air d'y toucher, tranchait profondément dans le vif, Bigot décocha un regard de feu au valet.
Celui-ci se mordit les lèvres et devint violet. La pensée que lui aussi se trouvait à la merci de cet homme, le suffoquait.
—Mais pour revenir à nos moutons, continua Bigot, si tu me sers fidèlement dans l'affaire que je vais te confier, je double du coup la somme de tes épargnes, que je sais se monter à peu près à vingt-cinq mille francs. Si tu réussis, je t'en donne cinquante mille.
Sournois ouvrit démesurément les yeux, tant par suite de cette offre magnifique que par la surprise de voir son maître si bien au fait des petites affaires du valet de chambre.
Tout ivrogne qu'il était, Sournois aimait aussi beaucoup l'argent; la preuve, c'est que sa passion pour le vin lui avait permis de faire des économies. Aussi s'écria-t-il avec un empressement quelque peu outré; car le matois savait bien qu'il tenait un secret qui valait plus de cinquante mille francs:
—C'est trop, cher maître! c'est bien trop!
—Non, mon ami, et quand tu sauras que tu vas avoir une double mission à remplir, tu avoueras toi-même que tes services ne sont que justement payés à ce prix. Écoute, mais que chacun des mots que je vais te dire s'enfonce si profondément en toi, que jamais un seul ne t'échappe pour frapper l'oreille d'un autre homme que celui vers lequel je vais t'envoyer. Car, si par malheur tu me trahis, Sournois, outre que j'ai assez de preuves en mains pour te faire jeter, quand je voudrai, dans un cul de basse-fosse, je te jure que tu périras de mort violente dans les vingt-quatre heures!
Sournois, qui connaissait son terrible maître mieux que personne, ne put s'empêcher de frémir; et ce fut avec sincérité qu'il jura, pour le moment du moins, discrétion à son maître.
—J'ai dit, il n'y a qu'un instant, Sournois, reprit l'intendant, que je vendrais mon âme pour posséder cette jeune fille. Ne sois donc pas surpris si j'ajoute maintenant que je suis décidé à trahir presque mon pays pour qu'elle retombe en mon pouvoir. J'ai dit presque, et tu vas comprendre pourquoi. Je vais offrir au général anglais de lui faciliter le débarquement au Foulon et l'accès de la rampe qui conduit sur la hauteur des Plaines-d'Abraham, à condition qu'il ne remette qu'à moi seul la belle captive. Tu conçois que là s'arrêtera ma complaisance, et que rien n'assure les Anglais de nous vaincre ensuite.
—Mais comment vous y prendrez-vous, monsieur l'intendant?
—Vergor est à moi. Le traître apparent sera lui, s'il ne sait pas bien jouer ses cartes. Quant à toi, mon cher Sournois, tu ne te compromettas nullement en allant porter un message verbal au général Wolfe. Si par hasard tu es pris par les nôtres, tu finiras par avouer que tu te rendais au camp des Anglais pour t'enquérir de la jeune personne. On ne verra là dedans qu'une simple affaire de galanterie; et comme on me connaît à ce sujet, la chose n'ira pas plus loin.
—Quel scélérat! pensa Sournois tout émerveillé de l'habileté de son maître.
—Eh bien! continua Bigot, crains-tu d'accepter?
—Non certes! monsieur l'intendant. Car du moment que vous m'assurez qu'il n'y a pas plus de danger à courir, je m'en rapporte à votre génie inventif et suis prêt à marcher les yeux fermés.
—Bien, mon ami, je n'attendais rien moins de ton dévouement... et de ton bon sens. Mais il se fait tard et j'ai trop besoin de sommeil pour te donner ce soir les instructions que tu auras à suivre. Prépare-toi, et silence!
—Je serai muet comme une carpe! Monsieur l'intendant n'a besoin de rien?
—Non, mon ami, si ce n'est de dormir un peu. Bonsoir.
—Bien bonne nuit, monsieur.
—Il faudra te surveiller, toi aussi, mon gros Sournois, pensa Bigot en fermant les yeux. Si tu bronches, hum...
Et sa dernière menace s'éteignit dans un premier ronflement.
Les scélérats au caractère fortement trempé, comme Bigot, acquièrent à la longue une sécurité insouciance dans le crime. Ils s'accoutument à risquer si souvent leur vie qu'ils dorment sur le cratère encore tiède d'un volcan.
Quant à Sournois, il se tourna et se retourna dans son lit en songeant au terrible secret dont il était le dépositaire.
—Je vois que mon cher maître chasse deux lièvres à la fois, se disait-il. Si je n'avais pas entendu son entretien avec Vergor, j'aurais pu croire qu'il ne s'agissait que de sa passion pour la fillette. Mais tout en s'assurant de la pouvoir posséder, il travaille à mettre aussi sa fortune à l'abri du naufrage. Enfin, ce que j'ai de mieux à faire, pour le quart-d'heure, c'est de lui obéir. Quant à la réalisation de mon grand projet—car j'ai mon plan aussi moi, et un fameux, encore!—l'exécution va en être avancée par le fait même de l'accomplissement des desseins de mon maître. Car si les nôtres sont battus, l'armée va sans doute être obligée de fuir et l'intendant contraint de la suivre pour

veiller à la subsistance des troupes. C'est alors que nous visiterons le souterrain... Une fois le coup fait, il me sera facile de profiter du brouhaha de la guerre pour passer inaperçu en France, où je mènerai, ma foi, un train d'enfer! Car j'ai acquis assez de bon langage et de belles manières pour trancher un peu du grand seigneur, lorsque mes poches seront bien garnies de beaux louis d'or. Si le maître volé me retrouve et veut faire trop de bruit, alors je le menacerai de divulguer ce fameux secret qui sent sa corde d'une lieue; et il sera bien fier encore de partager sa fortune avec moi pour acheter mon silence. Comme je serai riche alors, je saurai m'entourer de serviteurs fidèles qui me permettront de ne rien redouter de lui. Hum! monsieur Bigot, vous le payerez bien cher ce coup de poing de l'autre jour, et je me serai enrichi à bien bon marché!
Il ne faudrait pas se méprendre sur les véritables sentiments de Sournois. Il n'était pas d'une nature assez délicate pour que la seule injure qu'il eût reçue de son maître le poussât à vouloir s'en venger en volant l'intendant. Le soufflet n'était qu'un prétexte et le vol avait été rêvé longtemps avant le coup reçu. Entouré de gens qui n'étaient guère de meilleure extraction que lui, et qui faisaient rapidement d'immenses fortunes, Sournois avait conscience de ses petits talents et s'était senti pris de la fièvre contagieuse du gain. Lui aussi voulait devenir riche. Longtemps il avait songé à élever la cache du souterrain de Beaumanoir pour enlever le trésor de l'intendant. Mais outre que les circonstances avaient jusque-là peu prêté la main à l'exécution de ce projet, il lui en avait coûté de payer d'une aussi noire ingratitude les bontés dont son maître l'avait accablé. Aussi avait-il saisi avec empressement l'idée de vengeance que le soufflet de Bigot lui avait inspirée.
—Toujours est-il, murmura-t-il en s'endormant, que ce coup de poing vaut bien plus que son pesant d'or!
Bigot avait des espions dans le camp des Anglais. Aussi apprit-il, quelques jours après la bataille de Montmorency, que Wolfe était malade. Il lui fallut alors attendre le rétablissement du général pour s'aboucher avec lui.
Il eut donc tout le loisir de méditer ses projets coupables et de se concerter avec Vergor pour que personne ne fût compromis dans la lâche trahison qu'ils allaient accomplir. On verra par la suite que le complot était bien ourdi.—Maintenant l'on doit s'expliquer la présence de Sournois au camp de l'Ange-Gardien.

CHAPITRE IV.

M. DE ROCHEBRETTE.

Il est temps de revenir à notre héros que la fumée des combats nous a fait perdre de vue.
On se rappelle que le capitaine Brown l'avait enlevé du carrosse de Mme Péan au moment où la voiture, qui regagnait la ville, passait en arrière du parc de l'intendance.
L'éclair du coup de pistolet de Brown avait ébloui Berthe dont les yeux s'étaient fermés en voyant chanceler Raoul. Ce qui suivit ensuite ne lui fut plus qu'un rêve pénible et confus: un cliquetis d'armes; Beaulac entraîné garrotté; Lavigne jurant Dieu et terrassé; elle-même arrachée du siège de la voiture et emportée dans une course échevelée par un homme inconnu; des chaloupes, des clamours et des coups de feu sur le rivage; un grand cri d'effroi sur les eaux noires, puis rien... si ce n'est le brouillard d'un long sommeil étendu comme un voile épais sur tous ces souvenirs épars.
Il était grand jour quand elle reprit connaissance. Elle en jugea de la sorte par un faisceau de rayons de soleil qui pénétraient à travers une étroite ouverture dans l'endroit resserré où elle se trouvait.
Elle se souleva machinalement sur le cadre où elle était couchée, et approcha ses yeux de l'épaisse vitre ronde qui donnait accès à la lumière du jour. En regardant de haut en bas, elle ne vit que les sillons mouvants des vagues verdâtres. Deux frégates se dressaient en face; dont les sabords entr'ouverts laissaient passer le long cou des canons.
Durant quelques minutes, sa pensée flotta dans le vague, comme ces flocons de brume que l'on voit glisser le matin sur un lac au lever du soleil.
Bientôt, cependant, à l'aide des lambeaux de souvenirs qu'elle parvint à rattacher ensemble, elle reconstruisit en partie les événements de la veille. Elle se ressouvint d'avoir vu tomber Raoul. L'éclair du coup de feu repassa devant ses yeux. Alors elle jeta un grand cri et se renversa sur sa couche. Avec cette sensibilité des femmes qui sont toujours prêtes à tirer tout d'abord les conséquences les plus désastreuses du moindre accident, elle se dit que son amant était mort. Puis elle sentit son corset devenir trop étroit pour sa poitrine gonflée de sanglots, et lui broyer le cœur. Il lui sembla qu'elle étouffait et elle perdit de nouveau connaissance.
Lorsqu'on vint lui apporter à dîner sur le midi, on la trouva en proie à un affreux délire. Le chirurgien du vaisseau, qui fut immédiatement appelé auprès de la prisonnière, constata qu'une fièvre cérébrale des plus violentes venait de s'emparer de Berthe.

La suite au prochain numéro.